

PAM WITHERS

Orca currents



CAMP SAUVAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
RACHEL MARTINEZ

WILL A-T-IL CE QU'IL FAUT POUR SURVIVRE SUR LA RIVIÈRE ?

Will est persuadé que ses parents ne veulent rien savoir de lui. Quand il n'est pas à l'école, Will se retrouve seul et, l'été, ses parents l'envoient au camp de vacances. Mais il a maintenant quatorze ans et s'estime trop vieux pour y aller. Alors quand ses parents ignorent ses protestations et l'y envoient quand même, l'adolescent élabore un plan : il va s'évader en canot et passer le reste de ses vacances seul dans le bois pour prouver son indépendance. Son plan se complique quand son compagnon de cabane l'oblige à l'emmener. La situation empire davantage lorsqu'ils doivent affronter la rivière impitoyable pour survivre.

Pour plus d'information,
contactez :

1-800-210-5277

media@orcabook.com

Cet exemplaire promotionnel constitué des épreuves non corrigées n'est pas à vendre. Puisque des modifications pourraient être apportées au texte avant sa publication **la version finale publiée doit être consultée pour reproduire un extrait du texte dans une recension.**

ORCA CURRENTS • 9-12 ANS
Publication le 13 février 2024

9781459835849 couverture souple • 10,95 \$
9781459835856 PDF • 9781459835863 EPUB



LES ÉDITIONS ORCA
orcabook.com • 1-800-210-5277



@orcabook

Lecture facile
HISTOIRE
CAPTIVANTE

Camp Sauvage

13 février 2024

Autrice : Pam Withers

Traductrice : Rachel Martinez

Dans ce roman captivant pour jeunes adolescents, Will s'estime trop vieux pour aller au camp de vacances et planifie de s'enfuir.

FORMAT	Couverture souple	PDF	EPUB
5 x 7.5"	9781459835849	9781459835856	9781459835863
128 pages	10,95 \$		

ARGUMENTS DE VENTE

- *Camp Sauvage* est un roman d'action où l'on aborde les thèmes de la rébellion, du travail d'équipe et de l'aventure en plein air.
- Des caractéristiques spéciales (caractères typographiques, papier de couleur crème, format du livre) facilitent la lecture pour les dyslexiques et les jeunes qui éprouvent des difficultés à lire.

AUTRICE

Credit photo : Cory Perneck



PAM WITHERS a écrit de nombreux livres de sport et d'aventures pour adolescents, dont plusieurs ont été publiés chez Orca dans la collection Currents. Elle a été trois fois finaliste pour le prix Red Maple remis par l'Association des bibliothèques de l'Ontario et a remporté à deux reprises le Silver Nautilus Book Award. Pam, une ancienne guide de plein air et éditrice, vit à Vancouver, en Colombie-Britannique.

PLANS DE PROMOTION

- Campagnes publicitaires dans les imprimés et en ligne
- Promotion lors des congrès de professionnels et de bibliothécaires d'envergure nationale et régionale
- Large distribution d'exemplaires promotionnels
- Promotion dans les blogues et les médias sociaux
- Promotion dans les bulletins publiés par Orca

SUJETS BISAC

JUV001010 JUVENILE FICTION / Action & Adventure / Survival Stories

JUV039060 JUVENILE FICTION / Social Themes / Friendship

JUV032170 JUVENILE FICTION / Sports & Recreation / Camping & Outdoor Activities

DROITS

Droits mondiaux disponibles

ÂGE

de 9 à 12 ans

Orca currents

Les romans publiés dans la collection Orca Currents sont destinés expressément aux préadolescents et aux jeunes adolescents qui éprouvent des difficultés de lecture. Ils sont courts, captivants et traitent de thèmes qui sauront les intéresser. Public cible : de 9 à 12 ans.

Pour plus d'information, contactez :
media@orcabook.com ou 1-800-210-5277

Pour commander, visitez-nous sur orcabook.com ou contactez-nous par courriel (orders@orcabook.com) ou téléphone (1-800-210-5277)

@orcabook



LES ÉDITIONS ORCA
orcabook.com • 1-800-210-5277

CAMP SAUVAGE

SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.

SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.

CAMP SAUVAGE

Pam Withers

traduit de l'anglais par
Rachel Martinez

Orca currents

LES ÉDITIONS ORCA

Copyright © Pam Withers, 2024, pour le texte
Copyright © Rachel Martinez, 2024, pour la traduction française

Publié au Canada et aux États-Unis par Les éditions Orca en 2024.

Publié initialement en anglais en 2006 par Les éditions Orca
sous le titre *Camp Wild* (ISBN 9781551435572, broché) et réédité
en format ultralibrisable en 2020 (ISBN 9781459827387, broché).
orcabook.com

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise
sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la
photocopie, l'enregistrement ou tout système de mise en mémoire et de récupération de
l'information présent ou à venir, sans la permission écrite de l'éditeur.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Camp sauvage / Pam Withers ; traduit de l'anglais par Rachel Martinez.

Autres titres: Camp Wild. Français

Noms: Withers, Pam, auteur. | Martinez, Rachel, 1961- traducteur.

Collections: Orca currents.

Description: Mention de collection: Orca currents | Traduction de : Camp Wild.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 2023016952X |

Canadiana (livre numérique) 20230169554 |

ISBN 9781459835849 (couverture souple) | ISBN 9781459835856 (PDF) |

ISBN 9781459835863 (EPUB)

Classification: LCC PS8595.L8453 C3414 2024 | CDD jC813/.6—dc23

Numéro de contrôle de la Bibliothèque du Congrès : 2023932848

Résumé : Dans ce roman captivant pour jeunes adolescents, Will s'estime trop
vieux pour aller au camp de vacances et planifie de s'enfuir.

Les éditions Orca s'engagent à réduire leur consommation de ressources
non renouvelables utilisées dans la production de leurs livres. Nous
nous efforçons d'utiliser des matériaux qui soutiennent un avenir viable.

Les éditions Orca remercient les organismes suivants pour le soutien
accordé à leurs programmes de publication : le gouvernement du Canada, le Conseil
des arts du Canada et la province de la Colombie-Britannique par l'entremise du Conseil
des arts de la Colombie-Britannique et du Crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative
de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation,
immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Photo de la couverture avant de Umberto Leporini / EyeEm/Getty Images

Photo de l'autrice de Corey Permack

Traduction française de Rachel Martinez

Pour Lucille Dougherty

SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.

Chapitre un

– Moi, aller au camp de vacances ?

Mes parents sont surpris en m’entendant rugir. Ma colère dégage tant d’électricité que je ne rougis même pas quand mes cordes vocales semblent se casser.

– Pourquoi vous ne m’envoyez pas plutôt en Sibérie ? Si vous tenez tant à vous débarrasser de moi, pourquoi vous avez eu un enfant ?

Mes paroles vont trop loin. Je m'en rends compte dès que je les prononce. Mais je suis furieux qu'ils osent gâcher mes projets d'été sans même me demander mon avis. Il y a un instant, ils semblaient très fiers d'avoir tout organisé. Mon ingratitude les a blessés, et ils ont tous les deux l'air vexés.

– Mais tu as toujours aimé le Camp Sauvage !
proteste ma mère.

Je gémis. Parfois, elle ne comprend rien !

– Oui, quand j'avais huit ans. J'en ai quatorze, maintenant. Je suis beaucoup trop vieux pour ces conneries. Je t'ai dit l'an dernier que je ne voulais plus y aller.

Mes parents échangent un regard, ce qui n'est jamais bon signe.

– Will... commence mon père d'un ton sévère.

Il frotte ses favoris fraîchement taillés et tire sur sa cravate, qu'il n'a pas enlevée même s'il revenu du bureau depuis une grosse heure.

– Tu sais aussi bien que moi qu'on ne peut pas te laisser seul tout l'été. Ta mère et moi, on travaille de longues heures. Tu vas aimer ça, avoir des journées structurées. Tu auras l'occasion de faire de nouvelles activités. Tu seras peut-être un des campeurs les plus vieux cette année, mais ça ne doit pas être si désagréable que ça. L'été prochain, tu pourras offrir tes services comme aide-moniteur.

J'explose :

– Excellente idée, papa ! Le travail de mes rêves : m'occuper d'une bande de morveux. Ce serait encore pire que d'être le seul jeune de quatorze ans dans un camp de vacances pour enfants. Maman, papa... Ne faites pas ça. Vous ne pouvez pas m'obliger à y aller. Vous ne m'avez même pas demandé si j'en avais envie !

Je jette un regard en biais à ma mère. Je remarque des gouttes de sueur sous son collier

de perles. Cet échange la trouble, mais papa a la mâchoire serrée, ce qui me fait croire qu'ils ne changeront pas d'idée.

Mon père me parle de sa voix de banquier, comme s'il s'adressait à un chef d'entreprise en faillite venu négocier un prêt :

– Après ce qui s'est passé le mois dernier, fiston, on estime qu'on n'a pas le choix. Tu es trop vieux pour te faire garder, mais visiblement pas assez responsable pour être laissé sans surveillance. Ta mère et moi, on s'est dit que c'était la meilleure option. Le sujet est clos.

Mon père desserre sa cravate, comme si son geste allait me convaincre.

Je me lève et je cours vers la porte. Je suis sur le point de me mettre en colère. Je sais à quoi papa fait allusion, mais il ne voit jamais l'ensemble du tableau. Bon, c'est vrai : j'ai organisé une fête à la maison un soir où maman et lui travaillaient tard. Et alors ? Un gars doit bien s'amuser quand

ses parents le laissent seul jour et nuit parce qu'ils sont accros à leur boulot. Ce n'était pas ma faute si quelques voyous que je n'avais pas invités se sont pointés et ont légèrement saccagé la maison. Mais j'ai tout nettoyé et j'ai toléré leurs sermons. J'ai même enduré un mois de punition. Je ne peux pas dire que j'ai vu une différence avec le fait de ne pas être puni parce que mes parents n'ont pas réduit leurs heures de travail pour faire des choses avec moi. Non, ils se sont contentés de me téléphoner pour s'assurer que j'étais vraiment seul dans ma prison. Ils devaient s'occuper de leurs clients, des gens importants. Toujours plus importants que moi.

– « Ce sont les clients qui paient les factures », a l'habitude de dire papa en riant.

Comme si mes parents étaient trop pauvres pour s'offrir tout ce qu'ils veulent et payer un peu de réparations inattendues après une fête à la maison, des cours après l'école ou les camps de vacances

pour se débarrasser de moi afin de pouvoir s'occuper de plus de clients encore. Se débarrasser de moi, finalement, c'est toujours le but. Eh bien, cette fois-ci, ils vont trop loin. J'ai trouvé comment passer un bel été sans qu'ils négligent leurs clients. Je vais monter dans le bus pour le Camp Sauvage si c'est vraiment ce qu'ils veulent, mais, dès mon arrivée, je vais préparer mon évasion. J'organiserai ma propre aventure d'été au Camp Will.

Chapitre deux

Nous avons roulé en bus pendant trois heures. Et ce n'était que la première partie du maudit trajet. Je ne me suis jamais ennuyé autant de toute ma vie. Je n'avais rien d'autre à faire que de fixer ma nouvelle boussole, parce que les livres, les véhicules en mouvement et moi, ça ne fait pas bon ménage. Et le Camp Sauvage, qui est plutôt de type militaire, interdit les appareils électroniques et tout ce qui

pourrait rendre le parcours en autobus tolérable. Mais je dois avouer que ma boussole est cool. Mes parents me l'ont offerte juste avant mon départ. De toute évidence, ils se sentaient coupables de m'avoir forcé à aller au camp, mais il était trop tard pour l'admettre, n'est-ce pas ? Alors ils m'ont fait un cadeau. Ouais, le sentiment de culpabilité a du bon, beaucoup de bon s'ils me donnent un bel objet pour se faire pardonner. Bien entendu, j'ai dit tous les remerciements et les trucs qu'il fallait, du genre « vous allez me manquer ». J'ai joué à fond le rôle du fils obéissant et reconnaissant. En fait, je devrais faire du cinéma. S'ils savaient à quoi ma nouvelle boussole va me servir ! Quand ils auront reçu l'appel du Camp Sauvage la semaine prochaine, ils vont y penser à deux fois avant de m'abandonner dans un camp de vacances.

Quoi qu'il en soit, je suis là, à l'endroit où on m'a déposé, et je me dis qu'après un long trajet pénible, je n'ai vraiment pas envie de faire encore de la

route, même si c'est dans le quatre-quatre avec le logo du Camp Sauvage sur le côté. D'ailleurs, il se dirige vers moi en traversant le stationnement pour m'emmener sur un autre trajet ennuyant pour aller dans un camp ennuyant.

– Salut ! Tu t'appelles Will, c'est bien ça ?

Le gars musclé qui est au volant éteint le moteur et il saute en bas pour me serrer la main.

– Moi, c'est Patrick. Tu te souviens de moi ?

Je me souviens de lui, même s'il était responsable des plus jeunes l'année dernière.

Je lui réponds « Ouaip » à voix haute, mais je suis occupé à jeter un coup d'œil à la fille qui sort du côté passager.

OK, « jeter un coup d'œil » n'est pas l'expression juste. Je dois me forcer à fixer le sol pour éviter de trouser son dos avec mon regard perçant. Je me sens comme une motte de beurre qui fond au soleil.

– Salut, Will. Je m'appelle Claire, dit-elle en marchant vers nous.

Elle sourit et me tend la main. Comme un idiot, je lui donne mon sac au lieu de serrer sa paume délicate et de croiser ses yeux noisette.

Elle rigole et lance dans le camion mon sac de vingt-cinq kilos aussi facilement que s'il était huit fois moins lourd. Je tousse.

– Désolé, j'aurais pu... Euh... Tu es une campeuse ?

Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais elle pousse un petit rire et elle s'éloigne de Patrick, qui regarde aux quatre coins du stationnement, à la recherche d'autres victimes du Camp Sauvage.

– Je l'étais l'été passé, mais pas en même temps que toi, je suppose. Cette année, je suis aide-monitrice. Tu pourras faire la même chose l'an prochain, si tu veux. C'est ta dernière année comme campeur, non ?

– Euh...

Tout à coup, je me sens comme un jeune enfant.

– Ça doit être Henri ! crie Patrick en joggant vers un couple qui embrasse un garçon pour lui dire au revoir.

– Henri Green, précise Claire, en faisant un signe de tête vers le trio. Un nouveau au Camp Sauvage. Il a ton âge. En réalité, vous êtes les deux seuls dans le groupe des grands cette année. Vous partagez aussi la même cabane. Tu devrais aller faire sa connaissance.

Je quitte Claire des yeux juste assez longtemps pour apercevoir un gars complètement *nerd* qui se tortille pour échapper aux câlins étouffants de ses parents. Pauvre lui ! Son père et sa mère reniflent et font toute une scène. On pourrait croire qu'ils envoient leur fils à l'armée en temps de guerre. Henri parvient à se dégager et marche d'un pas hésitant vers Claire et moi, tandis que Patrick intervient pour rassurer les parents.

– Salut, je m'appelle Henri. Content de te rencontrer.

Mon futur compagnon de cabane cligne nerveusement des yeux en traînant ses pieds chaussés de souliers de tennis blancs tout neufs, qui s'attachent avec des languettes en Velcro. Son visage rond et son expression innocente seraient parfaits sur une affiche de promotion du mouvement scout. Avec son corps plein de bourrelets, il me semble aussi maladroit qu'un héron qui essaie de se dégager d'une marée noire. Je conclus que ce type n'a rien d'un aventurier.

– Salut, Henri. Je m'appelle Claire, je suis aide-monitrice, et voici ton compagnon de cabane, Will. Il vient au Camp Sauvage depuis l'âge de sept ans.

Super, elle connaît toute l'histoire de ma vie, et maintenant Henri pense que je suis un maniaque du Camp Sauvage ou quelque chose du genre.

– Pour vrai ?

Henri me regarde, les yeux pétillants, comme un petit garçon qui a rencontré son héros. Je remarque qu'il porte une montre Mickey Mouse.

– Tu as beaucoup de chance. Ça m'a pris deux ans pour convaincre mes parents que je pouvais vivre loin d'eux pendant deux semaines.

Puis il rougit et laisse tomber son sac sur lequel on peut lire *Ligue de quilles de Laval*. Il en sort huit (oui, huit) livres. *Guerre et Paix* est sur le dessus. Je rêve ou quoi ?

Henri parle sans arrêt en clignant des yeux.

– Je suis tellement content qu'il y ait un autre campeur de mon âge. Dans ma cabane, en plus ! Je ne suis jamais allé dans un camp de vacances, alors j'ai besoin de quelqu'un pour m'initier.

L'initier, hein ? J'imagine lui imposer une épreuve d'initiation comme le forcer à courir pieds nus sur l'asphalte brûlant ou manger un citron. Je ne suis vraiment pas si méchant, je le jure, mais je n'y peux rien si une image comme ça me vient à l'esprit. Qu'est-ce que j'ai fait, moi, pour avoir le roi des *nerds* comme compagnon de cabane ? Et nous sommes les seuls grands. Raison de plus pour m'en

aller dès que possible. Et laisser les petits montrer à Henri Green les ficelles du métier. Il s'intégrera parfaitement à eux.

Claire se penche pour ramasser le sac d'Henri et elle le hisse dans le camion, puis elle lève le pouce en direction de Patrick. Incroyable : elle est forte, elle est jolie et elle a seulement un an de plus que moi ! Dommage, je serai parti avant qu'elle sache si elle aime les gars plus jeunes. *Arrête de rêver, Will. Elle est comme une gardienne et, toi, tu es l'un des enfants qu'elle supervise.*

– Deux autres à aller chercher, annonce Patrick. Montez, Henri et Will. La vie sauvage nous attend au Camp Sauvage !

Mon détecteur de sarcasme ne détecte rien. Mon respect pour Patrick dégringole comme une pierre d'une falaise. Claire s'entraîne-t-elle aussi à devenir une experte du lavage de cerveau ? Peut-être que je peux lui permettre d'échapper à son destin et l'emmener avant qu'il soit trop tard.

Je fais mon plus beau sourire artificiel aux trois autres passagers du camion. Puis je soupire et je fais un signe de tête à Henri Green, mon futur ex-compagnon de cabane.

Chapitre trois

Les enfants se pressent autour de moi, les yeux écarquillés, pendant que je craque l'allumette. Lentement, prudemment, je l'approche de la tique qui a osé enfouir sa tête dans ma cuisse gauche, juste en bas de mon short. Je souris quand la flamme frôle le dos noir de l'insecte. Les jeunes poussent des oh ! et des ah ! Je me concentre tellement que je remarque à peine l'odeur désagréable de poils brûlés.

– Regardez ! Ça marche ! crie un petit morveux appelé Charlie Carson.

– Bien sûr que ça marche, dis-je quand l'insecte sort la tête en vitesse. Les tiques n'aiment pas sentir le feu sur leurs fesses pendant qu'elles se nourrissent. Il faut soit les étouffer avec de la vaseline, soit les toucher avec une allumette pour qu'elles se retirent.

Charlie demande :

– Pourquoi tu n'as pas seulement tiré dessus ?

– Parce que la tête se briserait et la tique resterait coincée dans la cuisse de Will, explique Claire.

– Et parce qu'il pourrait avoir une infection, ajoute Patrick.

Je ramasse mon agresseur à moitié frit pour le montrer aux jeunes attroupés qui s'écrient « Beurk ! », puis je le lance sur Charlie.

Claire rouspète pendant que les autres enfants s'éloignent en ricanant. Mais, ensuite, le vaurien aux

cheveux roux sales et hérissés attrape la minuscule bestiole et il pourchasse des filles avec. Il tient l'insecte à bout de bras et il l'agite, tel un trophée.

Impossible de me défaire de ce petit monstre qui ne me lâche pas d'une semelle. Il me fait penser à la tique enfoncée dans ma peau, mais les grands comme moi ne sont pas autorisés à mettre une allumette au derrière des pestes qui viennent au camp pour la première fois.

Je lance un sourire furtif à Claire et je m'en vais dans ma cabane. Patrick et elle envoient tous les jeunes se reposer.

En gravissant rapidement les marches, je dis à Henri :

– J'ai du mal à croire qu'on est ici depuis deux jours seulement. J'ai l'impression que ça fait deux longues semaines.

Je me jette sur mon étroite couchette. J'ai réquisitionné celle du bas dès le premier jour.

– Pas moi, j’ai l’impression que ça fait *déjà* deux jours. Pour vrai ! s’exclame-t-il en essuyant ses souliers sur le paillason pendant deux bonnes minutes avant d’ouvrir la porte-moustiquaire et d’entrer. Tu as été vraiment courageux avec la tique. Je paniquerais si j’en avais une enfoncée dans le corps.

– Ah oui ? Eh bien, ça t’arrivera probablement un jour, et ce n’est pas grave.

– Will, à part les tiques, tu ne trouves pas ça génial, ici ? Tout le monde est tellement gentil ! Je m’amuse beaucoup. Même la nourriture me plaît. C’est quoi, ton activité préférée, Will ? Moi, c’est le canot.

– Ce qui me plaît, moi, c’est la période de repos.

J’espère qu’il va comprendre le message. Je sors mon édition « Spécial maillots de bain » du magazine *Sports Illustrated* de sous mon oreiller et je me tourne vers le mur, en souhaitant qu’il trouve

une autre victime pour son babillage enfantin. À mon grand étonnement, il gravit l'échelle menant à sa couchette, qui branle dangereusement, et se plonge dans la lecture de *Guerre et Paix*.

Mon petit carnet tombe des pages de mon magazine. Je l'étudie attentivement. Il contient mes stratégies ultrasecrètes écrites en code. En le parcourant, je me dis qu'il ne reste que deux jours avant mon escapade en douce. J'ai comploté comme un fou. Le jour, je me comporte comme un campeur modèle. La nuit, je peaufine mon plan. Mes journées se déroulent comme ceci. D'abord, le déjeuner dans la salle à manger en bois rond ornée de panaches d'originaux. Mon compagnon de cabane, qui a une grande gueule, me suit partout comme un walkie-talkie que j'aurais oublié de détacher de mon épaule. Après, j'ai un cours de tir à l'arc, où je ne vauds rien. Ensuite, c'est arts et artisanat (lâchez-moi un peu), survie en forêt, premiers soins (je suis très attentif pendant ces séances), voile (j'écoute parce que ça

pourrait m'être utile de savoir faire des nœuds), canot et kayak. J'ai toujours été très bon en canot-kayak et, en me perfectionnant, je pourrai apporter la touche finale à mon projet. D'une manière ou d'une autre, je dois découvrir ce qu'il y a en aval de la rivière. J'espère que ce sera mon laissez-passer vers la liberté, pour sortir de cette place de cinglés.

La plus grande surprise que j'ai eue pendant notre cours de canot et de kayak, c'est qu'Henri en a déjà fait très souvent même. Je suppose que ses parents surprotecteurs ont dû se rendre compte à un moment donné qu'il était en sécurité dans un canot s'il restait tout près d'eux. Comme un lion de mer, il est très maladroit sur terre, mais étonnamment fort et souple dès qu'il touche l'eau.

Après vient le dîner, où ma principale mission est de piquer le plus grand nombre possible de boîtes de conserve en les cachant dans mes manches, dans mon short ou sous ma casquette de baseball. Le truc, c'est de ne pas me faire voir, et j'excelle

dans ce domaine. Je pense que je remporterais le ruban bleu du meilleur voleur de garde-manger si j'assistais à la cérémonie de remise des prix, le dernier jour du camp.

L'après-midi, on joue au tennis (moooooortel), on nage (Claire en bikini, wow !) et on a du temps libre (c'est le moment où je profite de l'absence d'Henri pour cacher mon butin de bouffe sous le plancher de la cabane). Puis il y a le souper (encore des provisions à récolter), les chansons autour du feu du camp et le dodo. (J'ai mentionné que le camp était géré comme une caserne militaire, n'est-ce pas ?)

Un gros craquement au-dessus de moi interrompt mes pensées. En voyant tomber des morceaux de croustilles, je répète ce que Patrick nous a dit :

– Hé ! Henri ! On n'est pas censés manger dans la cabane. Ça attire les rongeurs.

Le visage hideux d'Henri apparaît au-dessus de moi, à l'envers.

– Oh! Tu en veux ?

Comme je ne réponds pas, il ajoute :

– Will, qu'est-ce que tu écris dans ton petit carnet ? Pourquoi tu ne me le dis pas ? Tu prends toujours des notes.

– Je note tout ce que tu manges, Henri. Je suis un policier en mission secrète contre la malbouffe.

– Hé ! j'ai besoin d'énergie pour les cours de l'après-midi ! Et pour m'éloigner de Charlie. Il te suit partout, toi aussi, hein ? Et il a seulement dix ans ?

– Il paraît. Je le considère comme le roi des hyperactifs et comme le prince des hypocrites. Mais, en kayak, il pagaie comme un démon.

– C'est parce que son père lui a appris comment faire. Et il t'aime bien, Will. Tu as remarqué qu'il t'aime bien, hein ?

– Henri, je vais te le dire une fois pour toutes. Je déteste les enfants. Et sur une échelle de crapules de un à dix, Charlie se situe à onze.

Henri éclate de rire.

– Ah oui ? Eh bien, lui, au contraire, il vénère le sol sur lequel tu marches.

Je pense : *Et il est encore plus collant que toi.*
Est-ce que j'ai demandé, moi, de me faire suivre à la trace par deux tarés ? Je lui annonce :

– Je m'en vais me promener.

– Mais c'est la période de repos !

– Exactement.

Je me lève, je glisse mon carnet dans la poche arrière de mon short et je sors en faisant claquer la porte-moustiquaire. Je marche d'un pas rapide vers le hangar à canots et j'entre. L'odeur des gilets de sauvetage moisissés en train de sécher m'agresse le nez. Je scrute les supports et j'inspecte l'intérieur du canot en aluminium le plus petit. Il est trop long. Heureusement que je sais où sont rangés les canots plus courts, les monoplaces. Je prends deux avirons (dont un de rechange), un gilet de sauvetage et une combinaison isothermique à

ma taille, un casque, des sacs de flottaison, des sacs étanches et une écope. Je jette un coup d'œil autour de moi pour m'assurer que je suis seul, puis je cache mon trésor sous une bâche, dans un coin empêtré de toiles d'araignée. Je sors mon carnet de notes.

– Salut, Will. Qu'est-ce que tu fais ?

Je me retourne. Charlie se tient derrière le plus long canot et il sourit de toutes ses dents.

– Salut, toi. Je prépare le matériel pour le cours de demain. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu m'espionnes ?

Ses petits yeux me transpercent. Il s'avance et essuie la saleté de sa salopette.

– Je ne m'installerais jamais ici pour espionner. Il y a probablement des souris et des rats dans le hangar.

Charlie ajoute, en me souriant encore plus :

– Tu ne me fais pas peur.

C'est trop vrai. Je sors une gomme à mâcher de ma poche et je la lui offre. Il l'attrape, puis il s'échappe

du hangar comme si j'allais changer d'avis. Je marmonne :

– Je déteste les enfants. Surtout celui-là.

J'enfouis à mon tour une gomme dans ma bouche et je me dirige vers la rivière.

Chapitre quatre

– Will ! Henri ! Réveillez-vous, les gars.

La voix de Patrick nous parvient de l'autre côté de la porte-moustiquaire de notre cabane, mais il n'est même pas sept heures. Comment je le sais ? Parce que l'odieux clairon du camp n'a pas retenti dans l'air frais du matin pour annoncer le réveil. Et le soleil n'a pas encore jeté ses rayons sur les vêtements qu'Henri et moi avons laissés éparpillés

dans notre minuscule refuge. (J'ai trouvé que le désordre est notre seul point commun.)

Je m'enfonce plus profondément dans mon sac de couchage et je marmonne :

– Va-t'en.

Patrick ne comprend manifestement pas.

– Désolé, vous deux, mais un de nos instructeurs de canot et de kayak est malade ce matin. Normalement, je l'aurais remplacé, mais je dois aller en ville pour régler des trucs. Pouvez-vous donner un coup de main ? Il y a juste un groupe : les tout-petits.

Je répons :

– Non merci.

En même temps, Henri s'exclame :

– Bien sûr !

La couchette du haut branle dangereusement pendant qu'il s'assoit.

Je lève mes jambes et je pousse sur son matelas pour lui faire comprendre de retirer son offre. Mais il

est tellement têteux avec Patrick qu'il ne le fera pas, j'en suis sûr.

– Eh, Will, arrête de faire ça ! Tu as entendu Patrick : il veut qu'on le remplace.

Je suis toujours enfoncé dans mon sac de couchage et la voix de Patrick me parvient légèrement étouffée.

– Tu es là, Will ? Claire aimerait beaucoup avoir de l'aide et j'ai remarqué que vous êtes tous les deux de bons payeurs.

Claire ? Je sors ma tête de mon cocon de duvet. À bien y penser, je suis soudainement *très* disponible pour aider les petits avec leur coup en J.

– Bien sûr, pourquoi pas ? Est-ce que ça nous évite d'avoir à faire l'atelier d'artisanat ?

– Pas de problème, répond Patrick. Merci, les gars. Ce sera un bon entraînement si vous voulez travailler ici l'été prochain.

Je rôle :

– Comme si on avait l'intention de faire une carrière de moniteur...

La porte-moustiquaire claque, et le clairon retentit au même moment. Les rayons du soleil s'infiltrèrent dans notre cabane et en exposent le désordre.

Je sors du lit et je m'asperge le visage avec l'eau sale de la bassine que j'étais censé vider hier soir.

– Will, tu ferais un excellent aide-moniteur si tu te forçais. Tu sais exactement comment fonctionne le camp, et les enfants t'adorent.

Les enfants m'adorent, moi ?

– Ils sont comme les chats qui sautent sur les genoux des personnes allergiques.

– Ouais, mais les enfants ne me parlent jamais, *à moi*, se plaint Henri.

– Peut-être que si tu leur parlais *moins*...

– Will, pourquoi es-tu toujours aussi négatif ? C'est super, le camp. Détends-toi et profite-en. On va

avoir du plaisir à donner notre cours cet après-midi. Je parie que le cuisinier va même nous servir une portion supplémentaire au souper.

Ah ! Henri et moi avons une autre chose en commun : nous ne mangeons jamais à notre faim au camp. Mais j'ai un objectif à long terme plus noble. Bon, d'accord, peut-être pas si noble.

La matinée traîne en longueur jusqu'au cours de canot et de kayak des tout-petits. Claire est sur le rivage en train de leur mettre leurs gilets de sauvetage orangés. De loin, j'admire son nombril percé. Ce n'est pas la première fois.

– Will, Henri ! Merci, les gars, de bien vouloir être mes assistants ! nous lance-t-elle.

Pendant que nous nous approchons, elle ajoute à voix basse :

– Ce groupe peut donner pas mal de fil à retordre à une personne seule.

– Bof, ce sont juste des enfants ordinaires qui ont beaucoup d'énergie, dis-je doucement en l'aidant à sortir des kayaks du hangar à bateaux.

Henri lève les sourcils en secouant la tête. Il est perplexe de m'entendre parler des enfants avec autant de gentillesse. Il se met à fouiller dans le support à pagaies et il crie :

– Charlie, peux-tu m'aider à transporter tout ça ?

Charlie surgit à côté de moi et il répond :

– Non, je vais aider Will à la place.

Pendant une fraction de seconde, je sens un élancement à l'endroit où la tique m'a piqué hier. Je le mets au défi :

– Charlie, mon gars, on va voir si tu peux transporter plus de pagaies qu'Henri et moi.

Il me regarde attentivement, puis il tombe dans le panneau. Un vrai diable qui carbure à la compétition. Bientôt, il y aura sept petits rats d'eau sur la rivière : quatre en canot et les autres en kayak. Claire rappelle aux enfants :

– Vous allez tous changer d'embarcation dans une demi-heure pour apprendre les deux techniques.

– Pas moi, déclare Charlie. Je veux seulement faire du kayak.

Claire l'ignore.

Je m'accroupis sur le cale-genou en mousse de mon canot et je leur montre comment franchir la rivière au courant léger. Claire, dans son kayak, et Henri, dans son canot, font de même. Un par un, nos petits canetons imitent nos coups de propulsion, de rétropropulsion et de balayage, en traversant la rivière à répétition. Les enfants nous font également la démonstration de leurs coups en J et de leurs appels débordés, certains avec moins d'assurance que d'autres. De temps en temps, l'embarcation d'un jeune est emportée par le courant, ce qui oblige Claire ou Henri à aller le rejoindre pour lui expliquer comment traverser le remous. Une fois, une fille timide a chaviré avec son kayak. Elle en est sortie et elle est remontée à la surface à bout de souffle.

– Tu aurais dû esquimauter, lui a reproché Charlie dans son kayak orange vif.

– Voyons, Charlie, tu sais bien que tu es le seul du groupe qui connaît la technique, lui rappelle Claire.

Je lui demande, surpris :

– Tu sais comment faire rouler ton kayak ?

Pour toute réponse, le garçon de dix ans s'assure que je le regarde, puis il chavire et redresse son embarcation trois fois de suite.

Sa camarade est trempée de la tête aux pieds. En remarquant dans son kayak, elle marmonne :

– Gros vantard.

Quant à moi, je lève le pouce et je complimente Charlie, juste pour faire sourire Claire :

– Ça va être très pratique quand tu descendras des rapides. En passant, Claire, qu'est-ce qu'il y a plus loin, en aval ?

J'ai entendu dire que l'eau est très agitée, mais je ne me souviens pas des détails.

Claire sourit avec indulgence. Elle laisse les enfants se regrouper dans le plus grand remous, puis elle lève sa pagaie dans la direction où j'ai tourné les yeux.

– Le courant est calme et agréable pendant environ une demi-heure. C'est donc un endroit sûr pour apprendre. Après, la rivière coule plus vite et elle se transforme en rapides, avec des rochers de la taille d'une voiture, et il faut les contourner.

– Cool, commente Charlie.

Mais les petits, eux, s'accrochent à leur pagaie et regardent nerveusement derrière eux.

– Et ensuite ? la questionne Henri.

– Ensuite, l'eau s'engouffre dans un canyon étroit aux parois abruptes des deux côtés. Il faut franchir une succession de rapides, sans arrêt pendant des heures. C'est vraiment, vraiment intense.

La petite fille aux cheveux mouillés demande à Claire, les yeux écarquillés :

– Tu y es allée en canot ?

Claire répond sur un ton solennel en fixant l'eau sombre. Elle semble revivre son excursion.

– Oui. J'ai descendu la rivière avec une bande de fous l'été dernier. Je ne le ferai plus jamais.

Les enfants se rapprochent d'elle, comme ils le font chaque fois qu'elle raconte des histoires de fantômes autour du feu de camp.

– Pourquoi ? crient-ils en chœur.

Claire regarde au loin et elle explique d'un air sérieux :

– Parce qu'il y a une chute d'eau terrifiante au bout du canyon, et qu'on a seulement quelques secondes pour éviter de tomber dedans. En plus, on a besoin de cordes pour descendre jusqu'aux derniers rapides avant que la rivière se jette dans un lac. Ce n'est pas sécuritaire. On n'aurait jamais dû y aller.

J'ajoute mentalement une corde à ma liste d'équipement. J'ai envie de lui poser des questions sur les derniers rapides avant le lac, mais je ne

veux pas éveiller ses soupçons. Je m'adresse donc aux petits et je leur ordonne de reprendre leurs exercices de pagaie. Claire me lance un regard reconnaissant. Un par un, nos protégés retournent dans le coude de la rivière, une section qui n'est pas sauvage du tout. Tous les enfants s'éloignent, sauf Charlie dont les mèches de cheveux dépassent de son casque. Ses yeux plissés refusent de quitter mon visage.

Chapitre cinq

C'est le jour J, c'est-à-dire le jour que j'ai choisi pour m'enfuir du camp. Cela me rend d'une humeur si joyeuse que, au buffet du déjeuner, j'enfouis une danoise dans ma bouche, deux dans mes poches, et j'en donne généreusement une autre à Henri. Il est penché sur la longue table, et je dépose la viennoiserie sur son assiette en lui annonçant :

– Henri, mon ami, une portion supplémentaire pour toi.

– Non merci, dit-il d'un ton morose en remuant sa cuillère sans enthousiasme dans son bol de gruau.

Un instant : il y a quelque chose qui cloche. Normalement, c'est moi qui bougonne et, lui, il est toujours monsieur Bonne Humeur.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu t'es levé du mauvais côté du lit ?

C'est techniquement impossible, mais je suis très gentil ce matin parce que, dans quelques heures, je ne partagerai plus jamais de cabane avec lui.

– Je dois nettoyer les toilettes aujourd'hui, et Patrick ne me permet pas de faire un échange. Qu'est-ce que tu as pigé comme corvée ?

– P.C. Tu veux que je te pique des tablettes de chocolat ?

Faire la P.C., la patrouille de la cuisine, c'est comme gagner à la loterie. Il faut récurer des

casserolés pendant une heure, mais nous avons accès à la réserve de chocolat. La cuisinière nous oblige à siffler tout le temps que nous sommes dans le garde-manger pour s'assurer que nous ne nous mettons rien dans la bouche. Elle fouille aussi dans nos poches à la sortie, mais les campeurs les mieux informés savent qu'elle n'inspecte ni les chaussettes ni les chapeaux.

La corvée de nettoyage des toilettes, par contre, c'est perdre à la loterie. Pauvre vieux Henri ! Je le regarde froncer les sourcils et secouer la tête.

– C'est l'heure de la levée du drapeau, annonce Patrick de sa voix tonitruante.

J'ordonne silencieusement au panache d'original accroché juste au-dessus de lui tomber sur le crâne, mais il ne coopère pas. Je me range donc derrière Henri, à côté des deux jeunes qui déploient fièrement le drapeau et se préparent à le hisser au sommet du mât. Est-ce que j'ai déjà fait ce rituel insignifiant il y a quelques années ? Mes parents me considèrent-ils

encore comme un enfant ? Leur carrière est-elle vraiment beaucoup plus intéressante pour eux que moi, leur propre fils ?

J'essaie de retrouver ma bonne humeur en me rappelant que ce soir, à la minute même où Henri se mettra à ronfler, j'abandonnerai ce camp qui ressemble plutôt à une garderie. Je vais pagayer jusqu'aux rapides au clair de lune, me cacher dans le bois en attendant l'aube puis atteindre le canyon avant le coup de clairon du réveil du matin. Je prévois faire du portage pour franchir les chutes avant le coucher du soleil demain. Après, j'installerai ma cachette au bord du lac. Je puiserai de l'eau fraîche dans les ruisseaux qui s'y jettent et je me bâtirai une belle hutte. Mes seuls cours seront grasse matinée, bronzette, natation et pêche. C'est sûr que quelqu'un finira par me trouver, même si je cache bien le canot, mais, en attendant, je vais m'amuser, et mes parents vont en tirer une bonne leçon. Pendant quelques jours, peut-être même plus,

je vivrai comme un explorateur, Robinson Crusoé, Daniel Boone ou quelqu'un du genre.

À la fin de la levée du drapeau, tandis que nous retournons vers notre cabane, Henri interrompt ma rêverie.

– Patrick est devenu méchant.

Je ne comprends pas ce qu'il dit.

– Patrick ? Le gars que tu aimes tant ?

– Ouais. Ce matin, il m'a obligé à faire le ménage de notre cabane pendant une heure. Il a dit qu'on devait donner un meilleur exemple aux plus jeunes.

– Pourquoi il ne m'a pas demandé de venir t'aider ?

– Parce que tu t'étais sauvé quelque part, comme d'habitude. Ensuite, la cuisinière m'a surpris en train de piquer une brioche à la cannelle avant le déjeuner. Comme punition, elle m'a obligé à faire la vaisselle.

– Ça t'étonne ?

– J'ai essayé de lui expliquer qu'on ne mange

pas à notre faim ici et elle est allée chercher Patrick. Il m'a fait la leçon devant tous les petits qui attendaient en file pour le déjeuner, et ils se sont mis à rire de moi et à me traiter de gros. Quelle bande de salauds ! Patrick s'intéresse juste à eux. Ce n'est pas drôle d'être les seuls grands, tu ne trouves pas ?

Je ne peux pas m'empêcher d'insister :

– Tu es de plus en plus négatif à propos du Camp Sauvage.

– Et puis les cours commencent à m'ennuyer.

Quoi ? Est-ce que c'est Henri Green, mon insupportable compagnon de cabane, qui parle, ou bien c'est son jumeau maléfique qui vient d'apparaître ?

Je le regarde de plus près en haussant les épaules. Henri propose :

– Tu sais ce qu'on devrait faire ? On va laisser tomber le cours de tir à l'arc pour aller lancer des cailloux dans la rivière.

Je suis à la fois surpris et impressionné.

– Bien sûr.

J'ai tellement bon cœur que, une demi-heure plus tard, je le laisse gagner notre concours une fois ou deux, même si je suis capable de lancer des cailloux qui effleurent la surface de la rivière jusqu'à l'autre rive.

– Je ne veux pas nettoyer les toilettes ! Pourquoi on devrait faire des corvées quand on paie pour vivre l'expérience pourrie d'être coincés ici pendant deux semaines ? Le camp est nul.

Oh ! le scout modèle risque de perdre ses badges ! Comme c'est ironique...

– Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée ?

– Écoute, Will, je sais que tu ne m'aimes pas, mais j'ai de l'expérience en canot. J'en ai même fait bien plus souvent que toi en eaux vives, donc tu as besoin de moi pour partir d'ici et descendre la rivière. Laisse-moi partir avec toi.

Je suis bouche bée, comme si les muscles de ma mâchoire inférieure m'avaient lâché.

– De quoi tu parles, Henri ?

– Je sais tout. La grosse réserve de nourriture sous le plancher de notre cabane. Ton petit carnet avec la liste de l'équipement que tu as volé ou caché. Et surtout, le canot et les pagaies que tu as dissimulés dans les buissons en aval du camp.

Je me frotte le menton en essayant de trouver une réplique intelligente. Je sue abondamment, mais aucun mot ne sort de ma bouche.

– Tu détestes être ici et tu prépares ton évasion depuis des jours. Je ne suis pas aussi stupide que tu le penses, Will. Soit je raconte tout à Patrick et Claire, soit tu m'emmènes. Réfléchis bien, mon ami.

Il se tourne vers moi et il m'observe avec un regard mauvais, sans sourciller. Je dis :

– Je n'ai pas assez de nourriture pour deux.

Je sens que la panique commence à le gagner.

– Tu fais la P.C. aujourd'hui. Ça va te faciliter la tâche, Will. De toute façon, à nous deux, on en aura plein d'ici demain. Et d'après ce que Claire a

dit, personne n'oserait nous suivre en aval de la rivière. Ils vont probablement se rendre jusqu'au lac en voiture et le traverser en canot, en espérant nous intercepter là-bas. On pourra se cacher dans le bois jusque-là. Je suggère de partir demain soir.

Le cri d'un urubu à tête rouge perché sur une branche au-dessus de nos têtes me fait sursauter. L'oiseau se moque-t-il de moi ou me signale-t-il que quelqu'un pourrait nous écouter ? Je scrute la forêt tout autour pour m'assurer que nous sommes seuls. Je me sens comme un animal traqué, mais je réfléchis vite. Henri est habile en canot. J'ai la corvée de P.C. aujourd'hui. Demain, la nuit sera claire puisque la lune sera pleine ce soir. Le plus important, c'est que je pourrai larguer Henri dès que nous nous serons échappés, mais, pour cela, je dois d'abord le persuader de prendre son propre canot. Je hoche lentement la tête et je serre la main d'Henri. Il me suit jusqu'à une cabane près du hangar à canots et je lui explique :

– L’an dernier, le camp a acheté un tas de nouveaux canots doubles. Pour faire de la place dans le hangar à bateaux, les employés ont entreposé deux des vieux canots monoplaces dans cette cabane. Elle est fermée à clé, mais, dans le mur du fond, il y a un trou assez grand pour nous permettre de passer et de sortir les canots. C’est comme ça que j’ai pris celui que j’ai caché. Ils mettront plus de temps à remarquer le vol de deux monoplaces que la disparition d’un canot double du hangar à bateaux. Tu es d’accord avec ça ?

– Bien sûr, j’aime pagayer tout seul, répond Henri.

Je lui donne un dernier conseil pendant que nous nous faufile dans le trou :

– N’oublie pas d’apporter une combinaison isothermique, un casque et deux pagaies. C’est important d’en avoir une de rechange.

Chapitre six

– Charlie, tu sors du remous à neuf heures, mais je t’ai dit onze heures, sinon tu ne pourras pas traverser la rivière sans être emporté par le courant.

Je ne parle évidemment pas de l’heure, mais bien de l’angle de la proue de son kayak lorsqu’il traverse la ligne de courant entre l’amont et l’aval. Heureusement, c’est un garçon intelligent (pas seulement un fanfaron). Il ajuste sa technique

pour sortir des remous et il fait travailler ses petits biceps sur le coup en C jusqu'à ce qu'il soit bien arrivé de l'autre côté de la rivière.

– Bien joué, mon gars, dit Claire d'un ton approbateur. Vous avez vu, tout le monde ? C'était un exemple parfait de bac avant. Qui est le prochain ?

Henri et moi jetons un coup d'œil à nos montres. Aujourd'hui, nous sommes des campeurs et des aides-moniteurs modèles. Pourquoi pas ? Il ne reste que quelques heures avant notre départ.

Pendant que Charlie traverse la rivière d'une berge à l'autre en multipliant les virages, je lui donne des instructions :

– Tu vois le gros rocher au milieu de la rivière ? Je vais faire exprès de l'effleurer sur son côté amont en me dirigeant vers toi. Je veux que tu regardes bien comment je m'appuie dessus en aval pour éviter que mon canot chavire ou se coince contre le rocher. Vous vous rappelez, les jeunes, que je vous ai expliqué cette manœuvre de sécurité ? Charlie, essaie après moi

pour montrer aux autres comment on fait en kayak, d'accord ? On est tous là si tu as des problèmes.

Le petit visage de Charlie s'illumine. Dès que j'ai terminé ma démonstration, il sort de son tourbillon comme une torpille. Évidemment, il se penche vers l'aval trop tôt et il chavire, mais, comme un jouet à piles, il esquimaute et il se redresse tellement vite que j'ai l'impression qu'il ne se mouille pas. Il contourne le rocher avec facilité. Ce garçon est vraiment habile en kayak, même s'il m'énerve souvent.

– Bien joué, Charlie, dit Claire. OK, les enfants, il est cinq heures. C'est le temps de partir.

Pendant que les autres jeunes pagaient avec énergie vers la rive, je regarde Charlie remonter le courant pour contourner de nouveau le rocher. Il réussit bien, cette fois. C'est une petite peste vraiment déterminée.

Une fois tout l'équipement bien rangé sur les supports du hangar à bateaux, Claire s'adresse à Henri et à moi :

– Les gars, vous m’avez beaucoup aidée avec les enfants. L’autre moniteur revient demain, donc vous pouvez retourner à votre vie de campeurs. Mais j’espère vraiment que vous allez revenir comme aides-moniteurs l’été prochain. Vous avez un talent naturel pour ça.

– Merci, dit Henri en clignant furieusement des yeux.

Les yeux baissés parce que je suis incapable de croiser le regard noisette de Claire, j’ajoute :

– On ne sait jamais. En tout cas, c’est très...

Très tentant de t’inviter à sortir et très humiliant d’être un campeur.

Quelques heures plus tard, Henri et moi enfilons nos combinaisons isothermes et nous rangeons dans un sac étanche la nourriture que nous avons dérobée au souper. Je mets le sac en bandoulière, et nous nous fauflions hors de la cabane dans le silence de la nuit. Tout est sombre, sauf sous

les rayons de la lune. Heureusement pour nous, le chemin que nous prenons pour atteindre les canots que nous avons cachés n'est pas éclairé. L'urubu à tête rouge ne crie pas lorsque nos deux canots glissent sur l'eau noire comme de l'encre. Nous jetons un dernier regard derrière nous et nous murmurons « Bon débarras » au royaume des enfants dans les bois. Nous voilà partis pour la vraie aventure.

Quinze minutes plus tard, nous nous rapprochons dans le courant faible.

– Tu t'es déjà promené en canot au clair de lune ?
chuchote Henri.

Sans quitter des yeux l'eau foncée devant moi, je répons :

– Non. Et toi ?

– Oui, avec mes parents. Une fois, on a dû faire une longue journée pour arriver à notre point d'embarquement. C'est amusant quand il n'y a pas

de rapides, en tout cas tant que la lune ne se cache pas derrière un nuage.

Je lève la tête pour contempler l'astre qui ressemble à un œil blanc dans le ciel et je remarque les taches grises sur sa surface lumineuse. Un nuage se faufile et en cache le bas. Pendant une seconde, j'ai l'impression que la lune nous fait un sourire en coin.

– Tu fais beaucoup de canot avec tes parents ?

– Depuis si longtemps que je ne me rappelle pas quand on a commencé, répond Henri. Mais ils ne me laissent jamais traverser de gros remous. Ils veulent tout contrôler et ils me traitent toujours comme un enfant.

– Je sais comment tu te sens.

– Tes parents te surprotègent, toi aussi ?

– Non, au contraire. Ils trouvent toujours le moyen de se débarrasser de moi pour pouvoir travailler quelques heures de plus. Ils ne se sont

pas rendu compte que j'ai grandi pendant qu'ils étaient occupés à être des bourreaux de travail.

– Alors c'est pour ça que tu détestes le Camp Sauvage ? Parce qu'ils se débarrassent de toi ici ?

– C'est à peu près ça.

– Combien de fois as-tu descendu des rapides en canot ?

– J'ai déjà suivi un cours intensif de deux semaines de canot en eaux vives. Je suis capable de traverser le prochain canyon, si ça t'inquiète.

J'espère, en tout cas.

Nous sursautons tous les deux quand un plouf retentit tout près. Henri allume sa lampe de poche juste à temps pour voir disparaître une queue sous l'eau.

– Une loutre de rivière, observe-t-il. Écoute.

Je dresse l'oreille. J'entends l'eau qui coule rapidement. Je sens que le canot prend de la vitesse. Je tends le bras, je fais un grand coup en C et je me

mets à pagayer énergiquement vers la rive. Henri a plusieurs coups d'avance sur moi. Tout se passe vite après ça. Un nuage masque la lune. J'entends Henri sauter dans l'eau et hisser son bateau de toutes ses forces jusqu'au rivage. Puis, au moment où je me rends compte que j'ai raté le dernier remous, un plouf retentit, et je distingue la silhouette d'Henri qui tire mon canot en sécurité sur la rive.

OK, je retire ce que j'ai dit : il n'est pas un *nerd* lourdaud et inutile. Enfin, il l'est, mais pas en canot. Nous cachons nos embarcations puis nous nous couchons dans la forêt sombre. Je décide secrètement de ne pas l'abandonner avant d'avoir traversé les rapides.

Pendant que je m'endors, il me dit :

– Will ?

– Mmm ?

– Je m'amuse. Je suis content que tu aies décidé de t'enfuir.

– Mmm... Bonne nuit, Henri.

Heureusement, il n'y a pas de couquette qui remue au-dessus de ma tête quand il se retourne et se met à ronfler.

Chapitre sept

– Réveille-toi !

À l'aube, le sac de couchage d'Henri est tellement imbibé de rosée que ma main se mouille en le secouant. Il se redresse d'un coup et il ouvre ses yeux endormis. Le Mickey Mouse de sa montre confirme qu'il est presque six heures.

J'insiste pour qu'il se dépêche :

– On doit arriver au canyon avant que quelqu'un remarque notre absence. Je ne pense pas qu'ils vont nous suivre plus loin que l'entrée du canyon.

– Tu as raison, marmonne Henri.

Nous grignotons quelques barres de chocolat et nous buvons pratiquement tout le contenu de nos bouteilles d'eau en préparant notre matériel. Nous allons récupérer nos canots et nous y rangeons nos bagages, en veillant à équilibrer le poids. Nous avons réparti les réserves de nourriture entre nous, au cas où l'un des deux chavirerait et perdrait son embarcation. Je frissonne dans la faible lumière du matin en enfilant ma combinaison. J'observe de loin le premier rapide et je me dis que ce ne sera pas trop difficile. Quelques manœuvres seulement.

Je fixe solidement la pagaie supplémentaire à mon canot. Je m'excuse en silence auprès de la direction du Camp Sauvage de partir avec tout cet équipement. Mais bon, ce n'est pas trop grave. Tout sera bientôt de retour sur les supports de rangement.

Quoi qu'il en soit, je suis un client payant du camp qui suit une sorte de « programme d'études personnelles ».

Henri enroule sa corde de sauvetage, il la glisse dans son sac et il place le tout à portée de main. Je tenais à partir seul à l'aventure, mais je dois avouer que je suis plutôt content de sa présence maintenant.

Nous nous mettons en route et, rapidement, je ne pense qu'à garder mon canot bien droit. Je dois éviter les rochers qui se succèdent dans la rivière devant nous, comme une pluie de météores horizontale. Coup en J, coup de balai, débordé... Enfoncer la pagaie dans l'eau, tirer, respirer. Pendant une demi-heure, nous faisons du slalom entre les rochers, trop concentrés pour savourer la beauté du site. Nous entendons parfois un coup ou un bruit de frottement dans les passages peu profonds, mais, pour l'instant, nous ne restons pas coincés, nous ne chavirons pas et nous ne

paniquons pas. Nous n'avons pas à utiliser les cordes de sauvetage. J'ai de plus en plus confiance en moi. Je me dis que c'est ça, la vie : se mesurer à la nature. Je regarde le soleil se lever au-dessus des arbres hauts comme des immeubles de trois étages. Sur la rive, des cerfs effarouchés redressent la tête et s'éloignent. Un arc argenté scintille à la surface de l'eau devant moi. C'est un poisson plus long que mon bras. Cool. Mon regard est attiré par le plumage blanc d'un aigle qui plane dans le ciel en inclinant les ailes, comme un petit avion qui me salue.

Je pense que maman et papa aimeraient ça, ici. J'ai vu de vieilles photos d'eux en canot sur un lac. Ce devait être avant que je naisse. Est-ce que le fait d'avoir un enfant a tout gâché pour eux ? J'imagine qu'on leur a remis mon acte de naissance avec un télégramme où était écrit : *Choisissez deux options parmi les trois suivantes : enfant, plaisir ou travail.* À contrecœur, ils ont coché « enfant » et « travail ».

Quelques années plus tard, une fois qu'ils ont réussi leur vie professionnelle, un deuxième télégramme leur a ordonné : *Maintenant, choisissez une des deux options suivantes : enfant ou plaisir.*

– Will !

Henri est toujours devant moi. Je devrais peut-être prendre sa place, mais faire du chantage ne donne droit à aucune faveur. Je vais le laisser descendre les rapides le premier pour voir ce qu'il en est, comme le canari dans la mine de charbon qui alerte les mineurs du manque d'oxygène.

– Quoi ?

Il me montre du doigt les parois de granit qui se resserrent. Ouaip. La rivière nous entraîne dans un tunnel sans toit, une gorge étroite qui ne nous permettra pas de remonter le courant ni en kayak ni à pied, et encore moins de faire du portage. Je me dis que c'est un avantage pour nous : personne ne pourra se lancer à notre poursuite jusqu'à ce qu'on atteigne le lac. À ce moment-là, une personne du

camp qui veut nous intercepter devra arriver de l'autre direction. Sur ce point, Henri et moi sommes d'accord.

Je jette un coup d'œil derrière moi et je ne vois que les rapides que nous avons franchis. Je jette un coup d'œil devant moi et j'ai le souffle coupé. Les rochers qui me faisaient penser à une rocaille semblent dévaler la chute abrupte comme une avalanche. La rivière écume, s'agite et bouillonne, fâchée d'être coincée entre deux falaises abruptes.

J'ordonne à mon canot :

– Woh ! Ralenti !

Il ne m'obéit pas, évidemment, comme s'il ne me faisait pas confiance pour le diriger. Mon embarcation plonge dans l'eau agitée et elle se met à ruer. Je fixe les yeux sur une vaste section calme, loin devant moi. J'enfonce ma pagaie dans l'eau et je serre les dents en me démenant pour l'atteindre. Je me demande à quel point l'eau est froide, si jamais

je chavire. Je porte une combinaison isothermique, un gilet de sauvetage et un casque, mais ils ne me semblent pas très efficaces pour me protéger de ce qui m'attend sur la rivière.

Claire a dit que les rapides se succèdent sans arrêt dans le canyon pendant des heures. Quelle chance avons-nous, Henri et moi, d'arriver aux chutes toujours bien assis dans nos canots ? Après avoir contourné avec difficulté un rocher gros comme un bulldozer, je constate que Claire n'exagérerait pas en disant que cette section de la rivière était tumultueuse. Mais si elle et ses copains ont réussi, eux, pourquoi nous ne serions pas capables, Henri et moi ?

Au moins, il y a quelques grandes zones d'eau calme, où nous pouvons nous arrêter pour reprendre notre souffle. Nous nous y réfugions comme des acrobates qui sautent d'un trapèze à l'autre. Nous en profitons pour enlever l'eau qui s'est accumulée

dans nos canots à l'aide d'écoques bricolées avec de gros bidons en plastique, nous reprenons notre souffle et nous tendons le cou pour voir ce qui va suivre sur la rivière. Une ou deux fois au cours de la première heure, nous nous arrêtons juste assez longtemps pour boire de l'eau et nous féliciter mutuellement de notre réussite.

Pendant une de nos pauses, Henri me demande :

– Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

Je fouille dans les réserves de nourriture et j'en sors deux boîtes de thon, un ouvre-boîte et deux fourchettes en plastique. Je lui lance à la blague :

– Frais pêché ce matin.

Henri ne dit pas. Il a déjà la bouche pleine.

Quinze minutes plus tard, je suis en train d'observer une cane et ses canetons remonter le courant, en souhaitant avoir un coup de pagaie aussi puissant que leurs pattes, quand j'entends un cri. J'aperçois une tache orange, plus haut, dans les eaux vives

de la rivière. Henri et moi sautons de nos canots sur un gros rocher plat à côté de nous.

Je n'en crois pas mes yeux. Je marmonne :

– Pas possible.

C'est Charlie qui flotte sur l'eau, derrière un kayak vide. D'une main, il tient très serré, comme si c'était une question de vie ou de mort, sa pagaie et l'anneau de bosse à l'arrière de son embarcation. Nous saisissons rapidement nos cordes de sauvetage et nous les lançons dans la direction de Charlie. Heureusement, elles tombent près de lui et il réussit à les attraper avec sa main libre.

Je le félicite silencieusement : *Tu as bien réagi. Tu n'as pas oublié de rester derrière ton kayak, de garder tes pieds en l'air et de ne pas lâcher ta pagaie.*

Tu as bien réagi ? Je devrais plutôt lui crier : « Qu'est-ce que tu fais ici, espèce d'écervelé ! Et qui d'autre descend la rivière derrière toi ? »

Henri et moi sortons Charlie de l'eau et nous le hissons sur le rocher. Il bafouille :

– Excusez-moi... J'ai chaviré trois fois, mais je n'ai pas réussi mon dernier esquimautage.

Je regarde Henri, puis nous nous tournons vers la rivière en nous protégeant les yeux du soleil. Henri demande :

– Charlie, es-tu tout seul ?

Il nous fixe avec un air de défi, quoiqu'un maigrichon frigorifié de dix ans ne soit pas très menaçant, et il nous répond :

– Oui.

Il grelotte tellement qu'il claque des dents. Ses mains sont bleues. Je lui ordonne :

– Enlève ta combinaison tout de suite.

Henri, qui lit dans mes pensées, sort mon sac de couchage du fourre-tout étanche que nous avons rangé dans le canot.

Charlie ne rouspète pas. Notre projet d'escapade vient probablement de tomber à l'eau à cause de ce petit garçon sournois qui pique des choses et qui nous empoisonne la vie. C'est également un

petit garçon super courageux et très habile pour avoir réussi à se rendre aussi loin, et il doit vite se réchauffer pour ne pas mourir de froid.

Chapitre huit

C'est le milieu de l'après-midi. J'arrache des plaques de mousse qui poussent sur notre rocher et je les lance dans la rivière avec impatience. Henri s'occupe de Charlie, qui est enroulé dans mon sac de couchage sur la partie la plus plate de notre îlot. Comme il ne frissonne plus, il me semble assez réchauffé pour continuer. Henri lui demande :

– Tu ne voudrais pas une autre collation ? On a du chocolat, de la compote de pommes et même du chili en conserve.

Oui, grâce à moi.

– Je suis correct, répond Charlie à voix basse.

– Un autre chandail, peut-être ? J'en ai apporté un de plus.

– Ça va, je t'ai dit, ajoute-t-il brusquement.

Son ton sec est un bon signe.

Henri le questionne :

– Qu'est-ce qui t'a laissé croire que tu pouvais faire du kayak en eaux vives comme ça, tout seul, hein, mon gars ? Tu ne vois pas à quel point c'est dangereux ? Et si on n'avait pas été là, tu serais mort ! Sans parler de la panique que tu dois causer à tout le monde au camp. Ils savent que Will et moi, on peut se débrouiller, mais ils vont devenir fous quand ils vont se rendre compte que tu nous as suivis. Ou bien ils vont penser qu'on a quelque chose à voir avec ta disparition.

Charlie reste recroquevillé en silence, comme une chenille sur sa feuille.

– Will, explique-lui à quel point c'était stupide et dangereux.

Je hausse les épaules et je dis :

– Je ne vous ai jamais demandé de me suivre. Et je n'ai jamais pensé que c'était brillant ou sécuritaire de faire du canot tout seul.

– Ouais, eh bien, regarde où on en est. Aucun de nous trois ne peut pagayer pour remonter le courant ni escalader ces falaises. Alors qu'est-ce qu'on va faire ?

Je jette un autre morceau de mousse dans l'eau.

– Je pense que tu viens de répondre à cette question par toi-même.

– Will, tu crois que Charlie devrait continuer avec nous ? Il n'est pas assez expérimenté. Sa saucette l'a prouvé.

Charlie se lève, les yeux brillants, et réplique :

– J’ai déjà descendu beaucoup de rapides. Et j’ai réussi à esquimauter trois fois sur quatre.

J’attrape mon sac étanche dans mon canot et je le lance à Charlie.

– Remets ta combinaison, Charlie. Monte dans le canot d’Henri ou fais du kayak, je m’en fous. Moi, je m’en vais.

Henri est bouche bée, mais Charlie sait que je ne blague pas. Il sort du sac de couchage et il enfle rapidement sa combinaison humide. Il rembarque dans son kayak, et Henri, dans son canot. Quelques minutes plus tard, je les précède sur l’eau en donnant rageusement des coups de pagaie. Charlie pagaie comme un fou pour me suivre, et Henri nous crie de ralentir. Une grande famille heureuse. Chaque fois que nous nous arrêtons pour nous reposer, Henri s’inquiète de Charlie comme une mère poule :

– Tu vas bien ? As-tu besoin de faire une pause ?

Avertis-moi si tu veux sortir de ton kayak pour monter avec moi. As-tu froid ?

Je ne dis pas un mot. La moitié du temps, je ne les préviens même pas avant de repartir. À ma grande surprise, Charlie tient bien le coup. Il chavire et réussit sans hésiter une belle manœuvre d'esquimautage. La seule fois où il manque de s'écraser contre un rocher, il s'appuie dessus et le repousse, comme je le lui ai appris. Il n'a pas le droit d'être avec nous, mais il se débrouille. N'importe qui serait effrayé, avec raison. Pourtant, il ne montre pas sa peur.

Henri, qui me suit, crie :

– Charlie, suis le passage le plus profond dans le prochain rapide. N'oublie pas d'accélérer quand tu arriveras dans la grosse vague, et fais attention de ne pas pivoter sur le côté, d'accord ? Tu n'as pas peur, hein ? Surveille bien les billots de bois.

Je ne donne aucun conseil et je n'encourage personne. En ce qui me concerne, c'est chacun pour

soi, et Charlie a décidé de se comporter en homme. Mais, de temps en temps, je me demande ce qui le pousse à continuer : mon silence glacial et la peur d'être abandonné, ou bien le désir de s'éloigner d'Henri pour ne plus l'entendre. Si Henri ou lui chavirent, c'est sûr que je tenterai de les rescaper. Par contre, je ne me suis pas engagé à être le sauveteur, l'ami ou l'entraîneur de qui que ce soit. Je devais vivre ma grande aventure en solitaire. Je voulais prouver que je pouvais survivre en pleine nature par mes propres moyens. Et la pleine nature, c'est censé être calme, pas rempli des bavardages frénétiques d'Henri.

Le problème, c'est que l'arrivée imprévue de Charlie et le fait qu'il a frôlé l'hypothermie nous ont retardés de quelques heures. Et même si je ne prends pas la peine de ralentir pour mes deux compagnons intrus, je ne vais pas aussi vite que je le ferais sans eux. J'espérais atteindre les chutes avant la noirceur, mais je ne suis pas sûr que ce sera possible.

Nous franchissons une descente abrupte, puis Henri nous conseille :

– Les gars, n'oubliez pas de boire de l'eau. Sinon on pourrait se déshydrater. Will, tu ferais mieux de me laisser aller à l'avant pendant un moment.

– Pas question.

– Pourquoi pas ? On a besoin de se relayer pour garder nos forces. Et puis tu ne fais pas attention à Charlie. Il n'est pas aussi fort que nous. On doit s'arrêter plus souvent.

– Ferme-la, Henri. Vous avez tous les deux gâché mon expédition. Vous êtes lourds comme des ancres de bateau. Si vous n'arrêtez pas, je vais couper la chaîne.

– Tu es ridicule, Will...

Pendant que nous nous disputons, Charlie continue à pagayer sans dire un mot. En fait, j'aperçois même un sourire sur son visage quand nous franchissons les rapides les moins agités, les vagues les plus amusantes. Il peut filer sur la

surface, tournoyer et nous rattraper, même si nous ne faisons pas de pause, car son kayak est beaucoup plus léger.

Je choisis le parcours en fonction des remous les plus faciles à franchir pour Charlie. Nous passons de l'un à l'autre, en faisant des tours et des détours pour nous mettre à l'abri. Les vagues en montagnes russes qui nous cachent ce qui va suivre et les rochers juste sous la surface de l'eau représentent un danger. Alors que je viens de passer un rapide particulièrement effrayant, j'entends un cri derrière moi. En me retournant, j'aperçois le canot d'Henri coincé contre un grand rocher au milieu de la rivière. Il a fait ce qu'il fallait : il s'est appuyé fortement dessus pour le repousser, mais il a perdu sa pagaie et je la vois s'enfoncer dans le coude de la rivière devant moi pendant que l'eau s'engouffre dans l'arrière de son canot. Est-ce que je dois essayer de la récupérer ou bien me tenir prêt à aider Henri ? Il tente frénétiquement de détacher sa pagaie de secours

sans chavirer. Pendant ce temps, Charlie vient me rejoindre dans mon tourbillon, en toute sécurité. Je lis l'inquiétude sur son visage.

J'attrape ma corde de sauvetage en espérant que je n'aurai pas à m'en servir. Une grosse vague projette le canot d'Henri avec encore plus de force sur le rocher au moment où il parvient à détacher sa deuxième pagaie. Elle tombe dans la rivière et est emportée par le courant. Henri réussit de peine et de misère à stabiliser son canot rempli d'eau. Il risque de couler et de voir son embarcation s'écraser comme un accordéon contre le rocher qui est trop abrupt pour qu'il puisse y grimper pour s'y réfugier. Dans quelques instants, il sera dans l'eau glacée ou, pire, il sera piégé sous la surface entre son canot et le rocher.

Je me demande toujours quoi faire quand Charlie sort rapidement de notre tourbillon avec l'angle approprié. Contre toute attente, il se fraye un chemin jusqu'au milieu de la rivière, juste devant le rocher

d'Henri. Puis il arrive jusqu'à la pagaie de secours, là où seul un petit kayak peut se faufiler. Il la saisit, retourne vers le rocher et la lance à Henri.

Soulagé, Henri l'attrape et se met à écoper son canot à toute vitesse. Pendant que Charlie revient à côté de moi, Henri tente une manœuvre très risquée : il s'appuie contre le rocher, il s'y agrippe avec les mains et, sans lâcher sa pagaie, il se tire jusqu'à l'avant. Ensuite, il plonge sa pagaie dans l'eau pour orienter son embarcation et se glisser devant le rocher.

Quand il parvient enfin jusqu'à notre remous, je pousse un soupir d'admiration et je pose ma main sur l'épaule de Charlie pour le féliciter :

– Un vrai champion.

Pour la première fois depuis que Charlie nous a rejoints, je le vois sourire jusqu'aux oreilles.

Chapitre neuf

Henri et moi sommes finalement d'accord sur quelque chose : nous allons franchir un dernier rapide avant de nous arrêter pour la nuit. Ici, au fond du canyon, il fait sombre bien avant la tombée du jour, mais il commence à s'élargir par endroits, ce qui nous donne accès à des sections de rivage suffisamment plates pour y camper. J'ignore si nous sommes loin des chutes, mais je ne veux pas

y arriver quand je serai trop fatigué pour réussir les manœuvres nécessaires pour éviter de chavirer. De toute façon, il est impossible de faire un portage compliqué pour contourner les chutes avant la nuit. À vrai dire, je suis crevé et j'imagine que Charlie et Henri sont dans le même état. Nous avons parcouru une longue distance dans des conditions très stressantes, sans oublier que Charlie et Henri l'ont échappé belle. Je suis content de m'en être sorti, mais la journée nous a tous éprouvés.

Henri annonce à Charlie :

– Juste un rapide. Ensuite, on va se bourrer la face et on va s'écraser pour dormir dans le bois. Tu as bien fait d'apporter ton sac de couchage dans un fourre-tout imperméable au fond de ton kayak. Tu es un campeur bien organisé, tu sais, mais tu n'aurais pas dû nous suivre dans le canyon. On va te sortir de là, ne t'en fais pas. Après, on te ramène directement au camp avec nous. Ton père et ta mère sont probablement morts d'inquiétude.

Charlie ne réagit pas. Je me demande si les parents d'Henri ou les miens sont rongés par l'angoisse, eux aussi. Si c'est le cas, j'aurai l'impression d'avoir remporté une petite victoire. Ou peut-être qu'ils laissent le camp s'occuper de ma disparition pendant qu'ils enchaînent leurs rendez-vous d'affaires. S'ils me punissent, je jure que je vais m'enfuir de la maison pour beaucoup plus longtemps. J'ai goûté à la liberté et j'ai testé mes limites. Je deviens plus fort et plus fier d'heure en heure.

Bien sûr, mon plan se complique avec Charlie dans les pattes. Dès que nous arriverons au lac, c'est sûr que nous serons repérés. Si je réussis à me débarrasser des deux casse-pieds, c'est Henri qui aura la tâche de ramener Charlie. Henri sera prêt à rentrer à ce moment, je pense, parce qu'il se sera assez amusé. Quoi qu'il en soit, d'après ce qu'il a dit, ses parents auront déjà alerté l'armée pour venir

le sauver du danger. Moi, je ne veux pas avoir de soldats à mes trousses.

Je devrais peut-être m'élancer dans le courant pour les perdre. J'arriverais peut-être à contourner les chutes avant la nuit. Sans prévenir, je me jette dans les rapides, qui me semblent vraiment agités.

Henri s'écrie :

– Attends-nous, Will ! On n'est pas prêts !

– Essayez de me rattraper !

Il ne m'entend probablement pas. Le grondement de l'eau couvre ma voix.

Pendant quelques minutes, je réussis chacune de mes manœuvres. Ma proue se soulève et plonge dans les grosses vagues. Je regarde dans toutes les directions pour repérer les rochers et les gros contre-courants bien avant de m'en approcher. Mais je néglige le danger que tous les canoteurs redoutent : un tronc d'arbre submergé. C'est ce qui m'attend. Le bruit que j'entends lorsque je le heurte à pleine

vitesse me glace le sang. Je suis projeté hors de mon embarcation comme un caillou dans un lance-pierre et je tombe dans l'eau sans comprendre ce qui se passe. Des heures plus tard, je me rendrai compte que j'ai eu de la chance d'avoir abouti plus loin que le billot plutôt que d'être aspiré en dessous. Quand je suis dans la rivière, je sens mes poumons écrasés presque jusqu'à ma colonne vertébrale. J'ai le souffle coupé. J'étire mes membres. Je suis emporté dans une énorme bulle en forme de cercueil qui prend d'étranges couleurs jaunâtres, tandis que ma tête s'enfonce dans l'eau et en sort à répétition.

Mon gilet de sauvetage semble inadéquat dans le courant. Je me démène pour garder mon visage à la surface. J'essaie désespérément de soulever mes pieds parce que je sais que, s'ils s'accrochent sous l'eau, c'est la noyade à coup sûr. J'étends les bras pour essayer de me diriger vers les parois du canyon où l'eau est moins agitée par endroits. Ça me donnerait une chance de me réfugier sur un rocher.

C'est un processus lent et terrifiant, mais c'est mieux que d'être aspiré plus loin dans les tourbillons de la rivière qui me secoueraient jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer le bas du haut. De temps en temps, mes pieds heurtent un rocher. Je plie alors les genoux et je me donne une poussée, comme une grenouille, en essayant d'atteindre les murs du canyon.

Mes forces diminuent à cause du froid. Je ne parviens pas à m'agripper sur des îlots rocheux où je pourrais me réfugier. Lentement, je lève la tête pour voir ce qui m'attend et je sens l'adrénaline me traverser le corps comme un éclair : je me dirige tout droit vers un billot bloqué en travers de la rivière, comme un barrage de police. Puisqu'il est juste au niveau de l'eau, je sais que dessous se trouvent probablement des branches qui pourraient me piéger comme dans un filet de pêche. Avec toute la force qu'il me reste, je m'accroche au tronc. Je n'ai plus le moindre gramme d'énergie pour monter dessus,

mais je ne lâche pas prise pour éviter de glisser. Mon seul espoir, c'est de tenir bon jusqu'à ce que Charlie ou Henri parviennent à me sortir de là. J'ignore s'ils ont la capacité de venir me rejoindre sans tomber eux-mêmes dans la rivière. J'ai le cerveau gelé.

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans l'eau. Mes membres se raidissent peu à peu, comme ceux d'un poulet jeté dans un congélateur, lorsque je sens que le tronc commence à bouger. Mon esprit engourdi se demande pourquoi. Tout à coup, j'aperçois deux chaussons en néoprène de très petite pointure qui se déplacent lentement vers moi sur le billot, comme les pieds d'un funambule prudent. Ils s'arrêtent bien avant que je puisse les saisir, et des mains d'enfant me lancent une corde de sauvetage nouée en lasso. J'arrive à comprendre que je dois lever un bras à la fois pour que l'anneau de corde tombe sur moi et se glisse jusqu'à ma taille. Je dois rester agrippé un peu plus longtemps malgré le froid, jusqu'à ce que la corde soit attachée

et resserrée. Puis les pieds se rapprochent, et un jeune visage se penche sur le mien.

– Tiens bon, Henri s'en vient, dit Charlie.

Le billot se met à trembler, et je pense au géant du conte *Jacques et le haricot magique*, qui rugit quand quelqu'un ose escalader son plant de haricot géant. Mais c'est plutôt un adolescent et son minuscule assistant qui m'attrapent sous les bras et me crient de me hisser sur le billot, ce que j'essaie de faire tant bien que mal.

Quelques instants plus tard, je suis allongé sur le ventre et j'enlace le tronc comme un bébé singe s'accroche à la fourrure de sa mère. Malgré la corde qui me retient, je suis terrifié à l'idée de retomber dans l'eau. Lentement, mes sauveteurs me persuadent de ramper le long du billot jusqu'au pied de la falaise où il s'est coincé. Puis ils m'arrachent ma combinaison, ils m'essuient et ils me forcent à m'enfoncer dans un sac de couchage. Ils me donnent des morceaux de chocolat et des gorgées d'eau

comme si j'étais un nourrisson. Ils ont constaté que mes doigts sont complètement paralysés.

Pendant que je reprends peu à peu mes esprits, je cherche ce que je suis censé dire. Je finis par articuler maladroitement, d'une voix rauque :

– Merci.

Je tremble. Je claque tellement des dents que j'ai du mal à faire sortir les mots.

– Désolé pour vrai. Stupide, très, très stupide. Je ne me sauverai plus. Promis.

Chapitre dix

Cette nuit-là, je dors comme jamais je n'ai dormi dans ma vie. Nous sommes dans un recoin boisé, juste après l'endroit où le canyon commence à s'élargir. Je n'aurais rien senti si une bombe était tombée à côté de moi. Je n'aurais rien entendu non plus. C'est une dispute entre Henri et Charlie qui finit par me réveiller.

– Tu vas laisser ton kayak ici, dit Henri. On ne veut pas que tu coures le risque de descendre les chutes. Tu pourras t’asseoir à l’avant, dans mon canot. Tu seras en sécurité.

– Tu ne peux pas m’y obliger.

– C’est pour ton bien, tu le sais, Charlie. Tu ne vois pas que tu as eu beaucoup de chance jusqu’à présent ? On ne peut pas prendre de risques quand on sait ce qui nous attend.

– Je suis aussi bon que vous, les gars. Je l’ai prouvé.

Je tourne la tête et j’aperçois Charlie, les bras croisés sur sa poitrine. Pauvre enfant. Henri le traite comme un bébé depuis qu’il nous a rejoints. Je dois avouer que je n’ai rien fait pour l’en empêcher. Je déteste le petit morveux, mais il mérite qu’Henri le laisse tranquille.

Je me redresse et je dis :

– Laisse-le faire.

– Tu vois ? réplique Charlie.

– Toi, Will, ne te mêle pas de ça. Tu ne t'es pas occupé de Charlie une seule minute depuis qu'on est partis.

– Ah oui ? Tu penses que je devrais être sur son dos chaque seconde, comme toi ? Le traiter comme s'il n'avait aucune compétence ou opinion ? Me comporter comme si j'étais sa nounou ? Laisse le petit tranquille, Henri.

– Je ne le laisserai pas tranquille tant qu'il risque de se blesser. Personne d'autre que moi ne s'inquiète pour sa sécurité.

Maintenant, c'est Henri qui a les bras croisés sur sa poitrine.

Charlie le regarde, puis se tourne vers moi.

Je répète :

– Oublie ça, Henri. Laisse-le choisir son embarcation. Je vais m'occuper de lui aujourd'hui, promis. Il en a assez de toi et de tes conseils. Et moi, je veux un peu de paix et de tranquillité pour une fois.

Indécis, Henri nous regarde tous les deux et il finit par dire en hésitant :

– OK. C'est à ton tour de l'aider.

Il retourne à son canot et il commence à faire ses bagages.

Charlie me sourit, mais je lui tourne le dos. Je fouille dans ce qui reste de nos réserves de nourriture et je choisis mon déjeuner : des pêches en conserve et deux brioches à la cannelle légèrement sèches. J'ai le ventre agréablement rempli lorsque nous glissons tous les trois nos embarcations dans l'eau. Nous allons franchir une série de rapides moins agités que ceux que nous avons vus depuis des kilomètres.

– C'est une belle section de la rivière, observe Henri en prenant la tête de notre cortège.

– Génial, ajoute Charlie en pirouettant sur une vague pour frimer.

Je suis censé garder Charlie entre Henri et moi, mais s'il s'arrête tout le temps pour jouer,

pas question. Je le dépasse et je me place derrière Henri, en faisant semblant de ne pas entendre Charlie quand il s'écrie :

– Regarde, Will ! Un héron sur le rivage !

Le courant est de plus en plus faible, comme s'il était épuisé par sa course dans le canyon. Je vois presque jusqu'au fond de l'eau d'un beau vert foncé. J'aurais aimé avoir mon appareil photo. Je m'amuse comme un fou en slalomant autour des obstacles. J'en profite même pour poser mes pieds sur le banc à l'avant, les mains derrière la tête, quand nous arrivons dans une section particulièrement calme.

Mais mon instinct me dit que c'est le calme avant la tempête. Mes doutes se confirment quelques minutes plus tard. La rivière accélère, fait un virage serré et se met à gronder.

– Les chutes !

Je pousse un hurlement quand je vois Henri enfoncer profondément sa pagaie pour faire un pivot.

Chapitre onze

Comme des dominos lancés par une main invisible, nous tombons l'un après l'autre dans un petit tourbillon. Chacun essaie de s'agripper aux racines d'arbres qui pendent au bord pour ne pas être entraîné dans le courant.

Je m'en sors le premier et je hisse mon canot sur la rive, mais je ne pense pas à aider Charlie. Henri

crie à tue-tête pour se faire entendre par-dessus le vacarme des chutes :

– Je n’ai pas de félicitations à te faire, Will ! Tu ne l’as pas aidé !

Et puis après ? Charlie se débrouille bien et il est sorti de la rivière tout seul. Il n’a pas besoin qu’Henri lui tende la main. Une fois que nous sommes tous les trois sur la rive, nous marchons quelques minutes jusqu’au bord des chutes et nous regardons en bas. Elles sont impressionnantes : huit mètres de descente abrupte, puis un amoncellement de rochers pointus. Quelqu’un qui tombe là n’a pas beaucoup de chances de s’en sortir vivant, c’est sûr. Je me tourne vers un chemin raide et boueux qui zigzague jusqu’à la nappe d’eau dormante en bas. Il est encombré de racines auxquelles on pourrait s’agripper, mais il semble trop étroit pour servir de sentier de portage.

Je crie à Charlie :

– Sors les cordes !

Henri réplique, en essayant toujours de couvrir le bruit des chutes :

– Il n'est pas question que Charlie nous aide à faire le portage ! Laisse-le descendre en premier et nous attendre en bas. Toi et moi, on pourra se passer les bateaux avec les cordes.

Je lui crie :

– Arrête de lui dire quoi faire ! Demande-lui plutôt comment il pourrait nous aider.

– Non, laisse-moi organiser le portage. Tu ne fais jamais rien pour le petit. Tu n'as absolument rien fait pour l'aider aujourd'hui, alors je te congédie.

– Tu me congédies de quoi, espèce d'idiot ?

Je hurle en tendant le bras pour l'attraper par la bretelle de sa combinaison.

Je ne sais pas ce qu'Henri s'imagine que je vais faire, mais il me donne un coup de poing dans la poitrine. Quelques minutes plus tard, nous sommes tous les deux sur le sol rocheux en train

de nous frapper. Les gouttelettes qui s'échappent des chutes nous mouillent le visage. Tout se termine aussi vite que ça a commencé, comme si nous n'arrivions pas à croire que nous étions aussi stupides. Pendant que nous nous relevons et que nous nous nettoyons, nous apercevons une embarcation orange se diriger vers nous.

– Il essaie de transporter son kayak tout seul !
s'écrie Henri.

Avant que l'un de nous puisse aller l'aider, Charlie trébuche. La terre cède sous ses pieds, et il dégringole avec son embarcation, dans l'eau, juste avant les chutes.

Je crie :

– La corde !

Charlie n'arrive pas à regagner la rive. Il est aspiré vers les chutes. J'atteins les canots en premier, je saisis la corde et je la lance de toutes mes forces. Je manque Charlie de plusieurs mètres.

Pendant que je la remonte frénétiquement et que je l'enroule pour la lancer de nouveau, Charlie finit par atteindre un rocher. Il s'y accroche et grimpe dessus.

Je marmonne « Bravo », mais je suis horrifié en remarquant qu'il est dangereusement près du bord des chutes.

Henri se couvre la bouche. Il est sans voix, pour une fois.

– Nos cordes ne sont pas assez longues, dit-il enfin en s'écrasant lentement sur le sol.

– À moins qu'on les attache ensemble.

– Bonne idée ! s'exclame Henri en se levant d'un bond.

Tout en m'aidant à tirer sur ma corde, il me demande :

– Tu t'imagines à quel point il doit avoir peur ?

Une fois les cordes nouées, je les lance comme si j'étais un joueur de baseball professionnel pendant une manche de prolongation. Charlie, qui grelotte, lève le pouce en attrapant un bout puis il l'enroule

autour de son torse. Henri passe l'autre extrémité de la longue corde autour d'un arbre.

Je constate :

– On dirait bien qu'il était attentif pendant le cours de voile. Il est en train de faire un nœud de chaise.

– Et moi, je me suis souvenu des techniques d'escalade, ajoute Henri avec gravité. La seule chose sécuritaire à faire, c'est que je le tire puis tu prends le relais, d'accord ?

Mes doigts tremblent légèrement. Je serre la corde et je hoche la tête. Il va me falloir toutes mes forces pour résister au courant et tirer Charlie vers le haut. Je dis :

– Il doit tenir la corde et sa tête assez haut pour rester au-dessus de l'eau, sinon il risque de se noyer pendant qu'on le tire vers nous.

– Heureusement qu'il est léger, remarque Henri.

Nous poussons tous les deux un long soupir pendant que Charlie s'avance vers le bord de son

rocher et se laisse lentement descendre dans l'eau. Ensuite, nous tirons comme si nous étions dans la compétition de souque à la corde la plus importante de notre vie, ce qui est le cas. Deux grands du camp contre un petit et une rivière tumultueuse. Charlie remonte progressivement le courant jusqu'à nous en levant la tête bien haut. Son ventre effleure la surface tandis que nous le hissons plus vite qu'un champion pêcheur qui a attrapé un thon géant.

Lorsque Charlie est enfin à côté de nous, nous arrêtons quelques minutes pour reprendre notre souffle. Puis Henri s'accroupit à la hauteur de Charlie et il lui avoue :

– Charlie, c'est ma faute.

Je me penche à mon tour maladroitement et je réplique :

– Non, c'est ma faute à moi. Je sais que tu es un gars incroyable, génial, presque bionique, mais j'ai agi comme si tu n'étais pas un enfant du tout. Je t'ai ignoré en espérant me débarrasser de toi et d'Henri.

Toute cette mésaventure est arrivée parce que c'est comme ça que mes parents me traitent. Je ne peux pas croire que je fais subir la même chose à un petit gars.

Charlie me regarde avec un drôle d'air.

– Je ne suis pas un petit gars. Tu es le seul qui me laisse faire des choses, Will.

Henri se gratte la tête.

– Et moi, j'imagine que je suis un maniaque du contrôle comme ma mère et mon père.

Charlie sourit à pleines dents.

– Vous n'êtes pas mes parents. Je n'ai pas besoin de parents stupides. Je sais comment faire du kayak.

Je ris et je pose ma main sur son casque.

– Oh oui ! tu as encore besoin de parents ! Alors, maintenant que ton kayak s'est rendu en bas des chutes tout seul, dis-nous ce que tu veux faire : descendre le sentier et détacher les canots quand ils arrivent en bas, ou bien rester en haut et aider à les descendre ?

Charlie sourit.

– Je vais aider Will. Tu vas être en haut ou en bas, Will ?

Henri éclate de rire et il répond :

– C'est sûr ! J'y vais le premier, alors. Je ferais mieux de garder mon casque et mon gilet de sauvetage au cas où vous laisseriez échapper un canot dans l'eau.

Chapitre douze

Ça prend une éternité pour descendre les canots par le sentier au moyen des cordes. Même si Charlie est fort pour un garçon de dix ans, les muscles d'Henri me seraient bien utiles pour m'aider à transporter les embarcations. Mais Charlie adore chaque minute passée à mes côtés comme assistant. Bien que je déteste l'admettre, il commence à me plaire beaucoup, le petit. C'est

vrai qu'il est pénible, mais moi aussi, hein ? En fait, il me ressemble un peu trop : têtu, compétitif et aventureux. Il n'a peur de rien et il a beaucoup de caractère. J'ai pitié de ses parents.

Nous réussissons enfin à descendre les deux canots et nous les mettons à l'eau. Devinez qui insiste pour monter avec moi, puisqu'il nous manque le kayak ? Heureusement que j'ai apporté une pagaie de secours. Est-ce que la petite embarcation orange et sa pagaie ont été avalées par les chutes ? J'en doute. Elles sont seulement parties faire le voyage que j'avais planifié pour moi. Mais je m'amuse trop pour être jaloux. Oui, je l'avoue : je m'amuse. Dans un groupe totalement bizarre de trois personnes.

C'est une bonne chose que les passages vraiment effrayants soient derrière nous. Du moins, je l'espère. Les premiers rapides après la chute sont à peine dignes de ce nom. Ils sont d'un degré

de difficulté idéal pour quelqu'un comme Charlie, même s'il se croit trop bon.

– Hé ! mon gars ! Imagine que le rocher là-bas est la ligne d'arrivée d'une course. Pique ton meilleur sprint.

Wow ! C'est tout ce qu'il faut pour allumer mon nouveau partenaire. C'est comme déclencher un propulseur de fusée. Je peux rester confortablement assis à l'arrière, les pieds sur le banc, sans pagayer. Il ne remarque même pas qu'il est le seul à travailler. Je me contente de plonger ma pagaie dans l'eau de temps en temps, quand il tourne la tête vers moi ou lorsqu'il faut corriger la direction.

Nous apercevons au loin le kayak de Charlie rempli d'eau qui s'est coincé près d'un rocher. Nous sortons de nos embarcations et, en travaillant en équipe tous les trois, nous réussissons à le dégager.

– On ne peut pas reprocher au kayak de s'être

arrêté après ce qu'il a subi, plaisante Henri.
Heureusement qu'il est en plastique.

En effet, il n'est presque pas abîmé.

– Tu crois que j'aurais pu descendre les chutes avec et m'en tirer sain et sauf ? demande Charlie en inspectant le kayak.

Henri et moi répondons en chœur :

– Oublie ça !

– Hé ! Ce ne serait pas ma pagaie là-bas ? s'exclame Charlie en pointant du doigt un endroit plus loin en aval.

Henri s'y rend en canot, il la ramasse et il nous fait un signe de victoire.

Domage, je vais perdre mon esclave. Charlie remonte donc dans son embarcation, et nous serpentons tous les trois sur la rivière calme, en restant dans l'ordre convenu : canot, kayak et canot. Plus prudents que nous l'étions auparavant, Henri et moi prenons soin de choisir un parcours

que Charlie peut suivre. Même si cette section n'est pas agitée, il n'y a aucune raison de prendre des risques après tout ce que nous avons traversé. Et je dois avouer que j'ai changé d'attitude.

– Hé ! Henri ! Regarde l'aspect des arbres. Je dirais qu'on va se jeter dans un lac. Penses-tu comme moi ?

Il ralentit le rythme pendant quelques instants.

– Ouais, peut-être.

– Qu'est-ce qu'on fait ensuite ?

– Premièrement, Will, on va sortir les guimauves que je réservais pour célébrer. Deuxièmement, tu nous attrapes un poisson et on va le faire griller pour un délicieux repas. Après, on va chercher une brèche dans les arbres, qui pourrait nous mener à une route.

– Et puis, toi et Charlie, vous pourrez repartir à pied si personne n'est encore venu à notre recherche.

– Tu es toujours décidé à vivre ton aventure, Will ?

– Je peux rester avec toi ? me demande Charlie.

– Jamais de la vie, mon gars. Toi, tu retournes au camp et tu montres à Patrick et à Claire comment tu as amélioré tes bacs avant et arrière, et tes arrêts contre-courant.

– Noooooon !

– Il n’y a plus beaucoup de nourriture, Will, remarque Henri.

– Ne t’inquiète pas. J’ai des hameçons et j’ai suivi un cours de survie en forêt. Dis à tout le monde que je serai de retour avant la fin du camp, quand les deux semaines seront terminées.

– Tu sais bien qu’ils vont nous interroger, Charlie et moi, pour savoir où tu es.

Je taquine Henri à mon tour :

– Eh bien, je suis sûr que Charlie ne craquera pas, lui.

Pendant que nous parlons, la rivière devient peu profonde et se jette dans le lac en gargouillant.

– On dirait qu'elle pète, s'exclame Charlie qui rit si fort que son kayak en tremble.

– C'est juste pour nous dire au revoir.

Chapitre treize

La vue est saisissante. La trouée dans les arbres ne mène pas à une route, mais bien à un lac. À l'autre extrémité, les rayons du soleil se reflètent sur un groupe de véhicules garés à côté d'une rampe en terre. Des canots en aluminium brillant avancent vers nous, comme si un observateur muni de jumelles nous avait repérés sur la dernière portion de la rivière et avait envoyé un signal.

Henri dit d'une voix hésitante :

– Trois canots doubles. Ce n'est pas un peu trop pour un groupe du Camp Sauvage ? Je pense qu'on risque d'avoir des problèmes quand ils arriveront ici.

Je me rends compte qu'il est trop tard pour me cacher. Je marmonne :

– Il ne doit pas rester beaucoup de canots au camp. Ils sont tous ici.

– Les moniteurs aussi, ajoute Charlie.

Nous pagayons lentement vers le milieu du lac, tandis que les canots se rapprochent de nous. Je n'arrive pas à distinguer qui se trouve dans les embarcations. Je suppose que c'est Claire et Patrick dans celui de devant et, si je me fie à la couleur de leurs uniformes, des gardes forestiers dans le deuxième. Dans le troisième canot, on dirait un couple dans la quarantaine. Les parents d'Henri, peut-être ? Ils ont du mal à suivre, comme s'ils n'étaient pas très en forme, mais

leur technique démontre clairement qu'ils ont beaucoup d'expérience. J'espère que ce ne sont pas des policiers.

Tout en continuant de pagayer, je garde les yeux sur la flottille qui s'approche. Ce sont bel et bien Patrick et Claire dans le premier canot et des gardes forestiers dans le deuxième, mais... ma mère et mon père ? Que diable font-ils sur le lac ?

Les cinq canots et le kayak se rejoignent au milieu du lac, les occupants chavirent presque en voulant nous serrer la main ou, dans le cas de maman et papa, en voulant m'embrasser.

– On est tellement soulagés que vous soyez en sécurité, lance Claire avec enthousiasme. Je veux juste que vous sachiez à quel point on est heureux que vous soyez tous ici. Tout le monde au camp se fait du mauvais sang pour vous trois, surtout pour toi, Charlie.

Charlie se tortille de gêne et il me fait un sourire en coin.

– Henri, tes parents sont au camp et surveillent les téléphones. Les tiens, Charlie, sont morts d'inquiétude.

– Avant de parler, me dit papa, il faut que tu saches que ta mère et moi, nous sommes très fâchés que tu aies osé faire un tel mauvais coup. Qu'est-ce que tu voulais prouver, jeune homme ?

Je suis incapable de parler en les voyant en état de choc, ma mère et lui. Ma langue se décoince lentement, et je lance avec un air de défi :

– Je t'ai dit que tu ne pouvais pas me forcer à aller au camp de vacances.

Claire fixe la surface de l'eau. Les autres essaient de rester immobiles dans leur canot.

Mes parents se mettent à parler tous les deux en même temps, jusqu'à ce que ma mère pose sa main sur l'épaule de mon père, comme si elle insistait pour être la première.

– On était morts d'inquiétude, Will. As-tu pensé à la panique qu'on allait ressentir ? Et pourquoi as-tu

mis les autres en danger, surtout quelqu'un d'aussi jeune que ce garçon ?

Charlie se hérissé, mais il garde le silence.

– Je n'ai rien fait à personne. Ils m'ont suivi. Je ne voulais rien savoir d'eux. Vous n'avez qu'à leur demander.

Papa regarde mes deux compagnons et il semble me croire en voyant leurs regards.

J'ajoute avec audace :

– En fait, je ne pensais pas que vous alliez vous inquiéter. Je me disais que je passerais l'été de mes rêves, pendant que vous alliez travailler un peu plus que d'habitude pour prendre soin de vos clients.

J'ai prononcé le verbe « travailler » avec plus de force et d'amertume que prévu. Le mot semble les frapper et se planter en eux comme un hameçon lancé négligemment.

Papa ouvre la bouche, puis la referme, comme un poisson fraîchement pêché qui s'agite au fond d'une barque. Il rougit légèrement.

Patrick laisse traîner sa pagaie dans l'eau et il jette des regards furtifs aux gardes forestiers. Mon père finit par pouvoir parler :

– Donc, tu te trouvais trop vieux pour venir au camp et tu as décidé de faire quelque chose de dangereux pour faire valoir ton point de vue.

– Chéri, je crois que tu ne comprends pas ce qu'il veut dire, l'interrompt ma mère.

– Alors c'est quoi ? s'entête papa.

Maman se tait, mais Henri répond à sa place :

– Il a l'impression que vous l'avez abandonné au camp.

Tout le monde se tourne vers Henri. Charlie s'écrie, avec un sourire ironique :

– Parce que vous travaillez trop ! Et il est bien plus aventureux que vous !

Claire avance sa main pour la poser sur la bouche de Charlie. Il comprend et se tait.

– C'est ce que tu penses ? me demande papa qui a perdu son ton tranchant.

Je hausse les épaules.

– Ouais.

– Tu sais, dit ma mère, on faisait souvent du canot-camping avant ta naissance.

Mon regard ébahi semble l'amuser. Elle continue :

– Ça fait longtemps. Je suppose qu'on travaille beaucoup trop maintenant, mais, crois-le ou non, on peut comprendre que tu aies envie de faire quelque chose de plus aventureux. On ne t'a pas assez écouté quand tu as essayé de nous l'expliquer.

Papa fait un geste vers la rivière derrière nous et il prend une profonde inspiration.

– Tu as utilisé un moyen très stupide pour arriver à tes fins, mais nous sommes ici, maintenant. Et tu sais quoi ? À part l'inquiétude et la colère, j'ai plutôt aimé le voyage jusqu'ici. J'avais oublié à quel point ce lac est beau.

Mon père m'étudie, et sa voix s'adoucit.

– Que dirais-tu qu'on reste ici quelques jours pour manger des guimauves, se faire piquer par les

maringouins, aller en randonnée et se promener en canot ensemble ?

Il tousse et ajoute :

– La banque peut certainement se passer de moi pendant quelques jours. Et peut-être que ta mère peut donner deux ou trois coups de fil pour s'organiser un congé. J'imagine que le Camp Sauvage serait d'accord pour te laisser partir plus tôt.

Les deux moniteurs se regardent puis Patrick dit, en me faisant un clin d'œil :

– Je suis sûr que ça peut s'arranger.

J'ai la gorge nouée.

– Chanceux ! Moi hein ? proteste Charlie en s'adressant à Claire et Patrick.

– Absolument, répond Patrick d'un ton sévère, en se retenant de sourire.

Les gardes forestiers, eux, n'ont pas du tout envie de rire. Je suppose qu'ils attendent leur tour pour me donner une sacrée leçon de morale.

Claire a une idée.

– Comme tu as survécu au canyon, Charlie, je pense que tu as ce qu’il faut pour nous aider à enseigner le canot aux autres jeunes. Je peux compter sur toi ?

Charlie me regarde et il hausse les épaules.

– Je ne sais pas. Je n’aime pas vraiment les petits.

Tout le monde éclate de rire, même les gardes forestiers, ce qui brise la tension qui planait encore sur nos retrouvailles.

– Will, on te promet qu’on ne t’obligera pas à aller au camp l’année prochaine, dit solennellement papa.

Je regarde Henri, Charlie, puis Claire, et je lance :

– Mais j’aimerais ça, moi, revenir l’été prochain !

Claire pourrait me former comme aide-moniteur.

Patrick semble surpris, puis en colère, comme si, avant, je devais me faire réprimander sévèrement et suivre une période de probation.

– Moi aussi, ajoute Henri.

– Super ! s'exclame Charlie en donnant de grands coups de pagaie dans l'eau.

Claire m'adresse un sourire lumineux qui m'ébranle au point où je crains de chavirer sur-le-champ. Il faudrait qu'elle me repêche et, peut-être même, qu'elle me fasse le bouche-à-bouche.

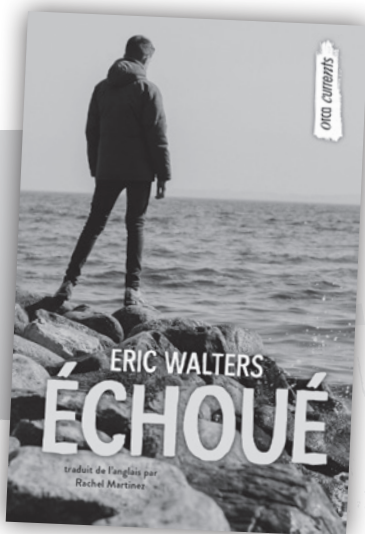
Orca currents

AUSSI DISPONIBLE



Shivani apprend avec horreur que sa mère s'est portée volontaire pour cuisiner un mets indien traditionnel à l'occasion de la fête-bénéfice annuelle de l'école.

Dylan doit aller vivre avec son grand-père qu'il connaît peu sur une île isolée où il découvre une orque échouée sur le rivage.



Fishel (Fish) est frustré de ne pas pouvoir faire les activités qu'il aime parce qu'elles sont trop « féminines ».



Carl court un grave danger en menant une enquête sur une série de vols dans une station de ski.



SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.



Pam Withers a écrit de nombreux livres de sport et d'aventures pour adolescents, dont plusieurs ont été publiés chez Orca dans la collection Currents. Elle a été trois fois finaliste pour le prix Red Maple remis par l'Association des bibliothèques de l'Ontario et a remporté à deux reprises le Silver Nautilus Book Award. Pam, une ancienne guide de plein air et éditrice, vit à Vancouver, en Colombie-Britannique.

SERVICE DE PRESSE. NON DESTINÉ À LA VENTE.